

Lectures de témoignages et d'œuvres littéraires pour une cérémonie commémorative

Des lectures peuvent précéder et préparer le moment de recueillement collectif.

S'ils ne recouvrent pas l'étendue de souffrances et sacrifices des conflits contemporains, les textes, lettres et poèmes de contemporains des deux conflits mondiaux majeurs du XX^e siècle ont en commun de dire l'expérience du conflit vu d'hier, là où le discours commémoratif institué en parle nécessairement de l'extérieur, depuis le point de vue contemporain.

C'est précisément ce décalage qui en fait un instrument pédagogique à part entière. La lecture orale exige en effet une appropriation par le lecteur et permet, dans l'espace collectif de la cérémonie, de faire entendre une voix singulière d'une époque.

Certains textes appellent une brève mise en contexte préalable ; dans tous les cas, il est recommandé que la lecture soit préparée en classe, afin que l'élève lecteur ne découvre pas le texte à la tribune. À cette fin les documents sont accompagnés d'un contexte succinct et de grands enjeux invoqués – pouvant servir de base pédagogique en lien avec la préparation de la cérémonie.

Les textes proposés ci-après le sont à titre indicatif : en fonction de leur longueur, ils peuvent être lus *in extenso* ou des extraits peuvent en être sélectionnés. D'autres documents peuvent être choisis, en lien avec l'orientation pédagogique retenue.

Document 1

Au champ d'honneur, John Mac Crae « In Flanders Fields », 1915

Traduction : Jean Pariseau, 1915

Version française

Au champ d'honneur
Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix, et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leurs chants au sifflement
Des obusiers.

Nous sommes morts,
Nous qui songions la veille encore
À nos parents, à nos amis,
C'est nous qui reposons ici,
Au champ d'honneur.

À vous jeunes désabusés,
À vous de porter l'oriflamme
Et de garder au fond de l'âme
Le goût de vivre et de liberté.
Acceptez le défi, sinon
Les coquelicots se faneront
Au champ d'honneur

Version originale

*In Flanders fields the poppies blow
Between the crosses, row on row,
That mark our place; and in the sky
The larks, still bravely singing, fly
Scarce heard amid the guns below.*

*We are the Dead. Short days ago
We lived, felt dawn, saw sunset glow,
Loved and were loved, and now we lie,
In Flanders fields.*

*Take up our quarrel with the foe:
To you from failing hands we throw
The torch; be yours to hold it high.
If ye break faith with us who die
We shall not sleep, though poppies grow
In Flanders fields*

Contexte du document et présentation de l'auteur

Publié anonymement pour la première fois dans le magazine britannique *Punch* le 8 décembre 1915, ce poème est l'œuvre de l'officier et chirurgien canadien John McCrae. John McCrae se porte volontaire, à l'âge de 41 ans, pour servir dans la Première Guerre mondiale : il rejoint en avril 1915 la 1^{re} Division du Canada à Ypres en Belgique. Le poème est rédigé lors de la deuxième bataille d'Ypres, dans les Flandres, entre le 20 avril et le 22 mai 1915, durant laquelle l'armée allemande lance la première attaque massive au gaz toxique de la guerre. John McCrae meurt de pneumonie le 28 janvier 1918.

Republié à plusieurs reprises durant la guerre, ce poème devient le symbole des sacrifices consentis par tous les combattants de la Première Guerre mondiale. Il est utilisé pour encourager l'effort de guerre, pour recueillir des financements et favoriser le recrutement de volontaires américains, à la suite de l'entrée en guerre des États-Unis. Il contribue à l'adoption, dans le monde anglophone, du coquelicot comme symbole du souvenir.

Les grands enjeux soulignés par le document

Le poème de John McCrae met en valeur le sacrifice des soldats tombés « au champ d'honneur », c'est-à-dire sur le champ de bataille (sur le champ de bataille des Flandres dans la version originale). Il souligne le nombre de jeunes soldats morts lors de cette bataille, du fait notamment des « obusiers » (« *guns* » en anglais, qui signifie autant l'artillerie que les armes à feu de plus petit calibre). Cette mention souligne l'usage intensif de l'artillerie durant la Première Guerre mondiale et ses conséquences dramatiques sur la mortalité sur le champ de bataille. Domine dans le poème la transmission de la mémoire des sacrifices et la nécessité pour les vivants d'y rester fidèles en continuant le combat, autour de valeurs telles que la liberté.

Le poète souligne aussi, chez les disparus, la persistance des pensées les plus ordinaires de l'existence : dans la version française « *Nous qui songions la veille encor' ; À nos parents, à nos amis* » et plus encore dans la version originale « *We lived, felt dawn, saw sunset glow, Loved and were loved* ». Ce rappel des attachements familiaux abolit la frontière entre vivants et morts, et inscrit leur sacrifice dans une humanité partagée.

John McCrae évoque dans son poème le paysage de la guerre, marqué par les tombes et la mort : l'espérance y est néanmoins présente via les coquelicots et les alouettes, signes de la résilience de la nature. Cette espérance est portée par l'appel à la continuation du combat et la transmission de la mémoire, dont la fragilité est manifeste et repose avant tout sur l'action des vivants.

Ce qu'il permet de commémorer

Le poème de John McCrae rappelle les sacrifices des Canadiens engagés aux côtés du Royaume-Uni dans le premier conflit mondial : il permet d'étendre le souvenir à tous les soldats morts pour la liberté et de rendre hommage à leur commune expérience des tragédies de la guerre.

Par sa postérité, ce poème est également devenu le symbole du souvenir. En effet, le monde anglophone utilise, depuis 1921, le coquelicot (*poppy*) comme fleur du souvenir : porté à la boutonnière durant le mois de novembre, il contribue à rendre visible encore aujourd'hui l'ardeur et la violence des combats, le sang versé et permet d'interroger la mémoire de ce conflit à différentes échelles. Il permet d'aborder l'équivalent français de cette fleur du souvenir ; le bleuet.

Document 2

Et c'est fini, Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Albin Michel, 1919.

Et c'est fini...

Voici la feuille blanche sur la table, et la lampe tranquille, et les livres... Aurait-on jamais cru les revoir, lorsqu'on était là-bas, si loin de sa maison perdue ?

On parlait de sa vie comme d'une chose morte, la certitude de ne plus revenir nous en séparait comme une mer sans limites, et l'espoir même semblait s'apetisser, bornant tout son désir à vivre jusqu'à la relève. Il y avait trop d'obus, trop de morts, trop de croix ; tôt ou tard notre tour devait venir.

Et pourtant c'est fini...

La vie va reprendre son cours heureux. Les souvenirs atroces qui nous tourmentent encore s'apaiseront, on oubliera, et le temps viendra peut-être où, confondant la guerre et notre jeunesse passée, nous aurons un soupir de regret en pensant à ces années-là.

Je me souviens de nos soirées bruyantes, dans le moulin sans ailes. Je leur disais : « Un jour viendra où nous nous retrouverons, où nous parlerons de nos copains, des tranchées de nos misères et de nos rigolades... Et nous dirons avec un sourire : « C'était le bon temps ! »

Avez-vous crié, ce soir-là, mes camarades ! J'espérais bien mentir, en vous parlant ainsi. Et cependant...

C'est vrai, on oubliera. Oh ! je sais bien, c'est odieux, c'est cruel, mais pourquoi s'indigner : c'est humain... Oui, il y aura du bonheur, il y aura de la joie sans vous, car, tout pareil aux étangs transparents dont l'eau limpide dort sur un lit de bourbe, le cœur de l'homme filtre les souvenirs et ne garde que ceux des beaux jours. La douleur, les haines, les regrets éternels, tout cela est trop lourd, tout cela tombe au fond...

On oubliera. Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qu'ils aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois.

Non, votre martyr n'est pas fini, mes camarades, et le fer vous blessera encore, quand la bêche du paysan fouillera votre tombe.

Les maisons renaîtront sous leurs toits rouges, les ruines redeviendront des villes et les tranchées des champs, les soldats victorieux et las rentreront chez eux. Mais Vous, ne rentrerez jamais.

C'était le bon temps.

Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses, où elles semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts. Croix de 1914, ornées de drapeaux d'enfants qui ressembliez à des escadres en fête, croix coiffées de képis, croix casquées, croix des forêts d'Argonne qu'on couronnait de feuilles vertes, croix d'Artois, dont la rigide armée suivait la nôtre, progressant avec nous de tranchée en tranchée, croix que l'Aisne grossie entraînait loin du canon, et vous, croix fraternelles de l'arrière, qui vous donniez, cachées dans le taillis, des airs verdoyants de charmille, pour rassurer ceux qui partaient. Combien sont encore debout, des croix que j'ai plantées ?

Mes morts, mes pauvres morts, c'est maintenant que vous allez souffrir, sans croix pour vous garder, sans cœurs où vous blottir. Je crois vous voir rôder, avec des gestes qui tâtonnent, et chercher dans la nuit éternelle tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient.

Certains soirs comme celui-ci, quand, las d'avoir écrit, je laisse tomber ma tête dans mes deux mains, je vous sens tous présents, mes camarades. Vous vous êtes tous levés de vos tombes précaires, vous m'entourez, et, dans une étrange confusion, je ne distingue plus ceux que j'ai connus là-bas de ceux que j'ai créés pour en faire les humbles héros d'un livre. Ceux-ci ont pris les souffrances des autres, comme pour les soulager, ils ont pris leur visage, leurs voix, et ils se ressemblent si bien, avec leurs douleurs mêlées, que mes souvenirs s'égarer et que parfois, je cherche dans mon cœur désolé, à reconnaître un camarade disparu, qu'une ombre toute semblable m'a caché.

Vous étiez si jeunes, si confiants, si forts, mes camarades : oh ! non, vous n'auriez pas dû mourir... Une telle joie était en vous qu'elle dominait les pires épreuves. Dans la boue des relèves, sous l'écrasant labeur des corvées, devant la mort même, je vous ai entendu rire : jamais pleurer. Était-ce votre âme, mes pauvres gars, que cette blague divine qui vous faisait plus forts ?

Pour raconter votre longue misère, j'ai voulu rire aussi, rire de votre rire. Tout seul, dans un rêve taciturne, j'ai remis sac au dos, et, sans compagnon de route, j'ai suivi en songe votre régiment de fantômes. Reconnaissez-vous nos villages, nos tranchées, les boyaux que nous avons creusés, les croix que nous avons plantées ? Reconnaissez-vous votre joie, mes camarades ?

C'était le bon temps... Oui, malgré tout, c'était le bon temps, puisqu'il vous voyait vivants... On a bien ri, au repos, entre deux marches accablantes, on a bien ri pour un peu de paille trouvée, une soupe chaude, on a bien ri pour un gourbi solide, on a bien ri pour une nuit de répit, une blague lancée, un brin de chanson... Un copain de moins, c'était vite oublié, et l'on riait quand même ; mais leur souvenir, avec le temps, s'est creusé plus profond, comme un acide qui mord...

Et maintenant, arrivé à la dernière étape, il me vient un remords d'avoir osé rire de vos peines, comme si j'avais taillé un pipeau dans le bois de vos croix.

Contexte du document et présentation de l'auteur

Cet extrait constitue le chapitre de clôture des *Croix de bois*, roman publié en 1919 par Roland Dorgelès et récompensé la même année par le prix Femina. Journaliste avant-guerre, Dorgelès s'engage volontairement dans l'infanterie dès 1914. Après plusieurs mois passés au front, il est affecté dans l'aviation, où il entreprend la rédaction du roman, directement inspiré de son expérience des combats et de la vie des tranchées. Paru au lendemain de sa démobilisation, *Les Croix de bois* s'impose rapidement comme l'un des actes littéraires majeurs de la Première Guerre mondiale.

À la différence du reste du roman, centré sur le quotidien des combattants, ce chapitre se situe après la guerre ; alors que les survivants regagnent leurs foyers et que les paysages dévastés renaissent, Dorgelès interroge le devenir des morts dans la mémoire des vivants.

Les grands enjeux soulignés par le document

Le texte met en lumière le paradoxe du retour à la paix : pour reprendre le cours de leur existence, les survivants devront laisser s'effacer les souffrances de la guerre et ce rapport familial qu'ils entretenaient avec la mort de masse. Dorgelès en mesure le coût moral, celui d'une seconde mort qu'inflige l'oubli aux combattants tombés pour la France : « *L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qu'ils aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois.* »

Face à cette menace de l'oubli, Dorgelès affirme la continuité symbolique qui peut unir les vivants et les morts, en particulier auprès des témoins directs des guerres. Il s'adresse ainsi directement à ses camarades disparus dont il évoque les rires, les fatigues et les espérances : avant de tomber et de rejoindre les innombrables croix de bois, ils étaient des vivants. La formule récurrente « *C'était le bon temps* » porte cette nostalgie paradoxale d'un temps où, malgré les épreuves de la guerre, les camarades étaient encore là et dont l'absence est d'autant plus cruelle lors de la paix retrouvée.

Cette fidélité à la mémoire des morts trouve un ancrage dans le paysage lui-même : les croix de bois qui s'y dressent pendant le conflit rappellent au quotidien le lien entre les hommes disparus et la terre qu'ils ont défendue. A contrario, leur disparition est un pas vers l'oubli.

Ce qu'il permet de commémorer

Ce texte rend hommage à l'ensemble des combattants de la Première Guerre mondiale, en rappelant leur sacrifice mais aussi leur humanité, leur camaraderie et les espérances que la guerre a brisées. La multiplication des croix de bois et la désensibilisation face à la mort quotidienne donnent à comprendre le traumatisme vécu par cette génération.

Il invite aussi à réfléchir au sens des commémorations et à la place de la mémoire de pierre après la disparition des derniers témoins. En montrant que l'oubli des contemporains, bien que naturel (« *c'est humain* »), condamne les morts à une seconde disparition, Dorgelès souligne en effet en creux la nécessité des cérémonies, des monuments aux morts, des nécropoles qui viendront remplacer les croix de bois et de la transmission à ceux qui n'ont pas été acteurs du conflit.

Document 3

Liberté, Poésie et vérité, Paul Eluard, 1942

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes raisons réunies
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attendries
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté

Contexte du document et présentation de l'auteur

Paul Éluard (1895-1952), né Eugène Grindel, est un poète français surréaliste. Mobilisé lors des deux conflits mondiaux, il adhère en 1927 au parti communiste puis entre dans la Résistance en 1942. Sa poésie est marquée par cette expérience et cette évolution.

Le poème « Liberté » a été écrit par Paul Éluard pendant l'été 1941, en hommage à Maria Benz surnommée Nush. Le motif amoureux originel y rencontre celui de la lutte contre l'occupant et c'est ainsi que le poème est publié en ouverture du recueil *Poésie et vérité* 1942 qui rassemble des poèmes hostiles au nazisme et à la collaboration. Édité par la suite à Londres, il est parachuté par milliers d'exemplaires par la Royal Air Force sur le sol français. Il figure également parmi les poèmes constituant la première anthologie de la Résistance, *L'Honneur des poètes* (14 juillet 1943, Éditions de Minuit), aux côtés de poèmes d'Aragon, Robert Desnos, Guillevic, Francis Ponge, Jean Tardieu... En 1945, Le recueil *Poésie et vérité* 1942 est intégré dans *Au rendez-vous allemand*.

Les grands enjeux soulignés par le document

Le poème donne à l'écriture une valeur d'acte de résistance : dans un pays soumis à la censure et à l'Occupation, la répétition de « *J'écris ton nom* » fait de l'invocation du mot de la liberté un geste pour la défendre. La création artistique s'affirme ainsi comme une forme de résistance à part entière, au même titre que l'action clandestine ou armée.

Éluard inscrit cette liberté dans la vie quotidienne et dans l'expérience la plus intime de chacun : l'école, la nature, les objets familiers, les paysages, l'amitié, la souffrance, l'espérance, etc. Cette proximité donne à percevoir, en miroir, l'omniprésence de l'oppression dans le quotidien de l'Occupation.

Le texte est enfin un poème du renouveau. Traversant les images de destruction, de solitude et de mort, il se referme sur la possibilité de recommencer sa vie par la seule puissance d'un mot ; celui-là même qui a nourri l'esprit de résistance.

Ce qu'il permet de commémorer

« Liberté » permet de rendre hommage à la Résistance, non seulement dans ses formes armées ou clandestines, mais aussi dans sa dimension intellectuelle, artistique et morale. Il rappelle que la liberté d'expression et le refus de l'asservissement, cultivés dans les valeurs républicaines, furent au cœur du combat contre l'occupant.

Le texte invite également à réfléchir au sens de la transmission de cette mémoire par la création artistique : ses réinterprétations musicales (Francis Poulenc, Jairo), picturales (Fernand Léger) ou cinématographiques (Alain Resnais, David Cronenberg) témoignent de la manière dont chaque génération s'approprie et prolonge, par les arts, l'hommage rendu à la Résistance.

Document 4

Lettre d'Henri Fertet, combattant volontaire de la Résistance fusillé le 25 septembre 1943.

Chers Parents,

Ma lettre va vous causer une grande peine, mais je vous ai vus si pleins de courage que, je n'en doute pas, vous voudrez encore le garder, ne serait-ce que par amour pour moi.

Vous ne pouvez savoir ce que moralement j'ai souffert dans ma cellule, ce que j'ai souffert de ne plus vous voir, de ne plus sentir peser sur moi votre tendre sollicitude que de loin.

Pendant ces 87 jours de cellule, votre amour m'a manqué plus que vos colis, et souvent je vous ai demandé de me pardonner le mal que je vous ai fait, tout le mal que je vous ai fait.

Vous ne pouvez vous douter de ce que je vous aime aujourd'hui car, avant, je vous aimais plutôt par routine, mais maintenant je comprends tout ce que vous avez fait pour moi et je crois être arrivé à l'amour filial véritable, au vrai amour filial. Peut-être après la guerre, un camarade vous parlera-t-il de moi, de cet amour que je lui ai communiqué. J'espère qu'il ne faillira pas à cette mission sacrée.

Remerciez toutes les personnes qui se sont intéressées à moi, et particulièrement nos plus proches parents et amis ; dites-leur ma confiance en la France éternelle. Embrassez très fort mes grands-parents, mes oncles, tantes et cousins, Henriette. Donnez une bonne poignée de main chez M. Duvernet ; dites un petit mot à chacun. Dites à M. le Curé que je pense aussi particulièrement à lui et aux siens. Je remercie Monseigneur du grand honneur qu'il m'a fait, honneur dont, je crois, je me suis montré digne. Je salue aussi en tombant, mes camarades de lycée. À ce propos, Hennemann me doit un paquet de cigarettes, Jacquin mon livre sur les hommes préhistoriques. Rendez « Le Comte de Monte-Cristo » à Émourageon, 3 chemin Français, derrière la gare. Donnez à Maurice André, de la Maltournée, 40 grammes de tabac que je lui dois. Je lègue ma petite bibliothèque à Pierre, mes livres de classe à mon petit papa, mes collections à ma chère petite maman, mais qu'elle se méfie de la hache préhistorique et du fourreau d'épée gaulois.

Je meurs pour ma Patrie. Je veux une France libre et des Français heureux. Non pas une France orgueilleuse, première nation du monde, mais une France travailleuse, laborieuse et honnête. Que les Français soient heureux, voilà l'essentiel. Dans la vie, il faut savoir cueillir le bonheur.

Pour moi, ne vous faites pas de soucis. Je garde mon courage et ma belle humeur jusqu'au bout, et je chanterai « Sambre et Meuse » parce que c'est toi, ma chère petite maman, qui me l'as apprise.

Avec Pierre, soyez sévères et tendres. Vérifiez son travail et forcez-le à travailler. N'admettez pas de négligence. Il doit se montrer digne de moi. Sur trois enfants, il en reste un. Il doit réussir.

Les soldats viennent me chercher. Je hâte le pas. Mon écriture est peut-être tremblée ; mais c'est parce que j'ai un petit crayon. Je n'ai pas peur de la mort ; j'ai la conscience tellement tranquille.

Papa, je t'en supplie, prie. Songe que, si je meurs, c'est pour mon bien. Quelle mort sera plus honorable pour moi que celle-là ? Je meurs volontairement pour ma Patrie. Nous nous retrouverons tous les quatre, bientôt au Ciel.

« Qu'est-ce que cent ans ? » Maman, rappelle-toi : « Et ces vengeurs auront de nouveaux défenseurs qui, après leur mort, auront des successeurs. »

Adieu, la mort m'appelle. Je ne veux ni bandeau, ni être attaché. Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir. Mille baisers. Vive la France.

Un condamné à mort de 16 ans

Henri Fertet

Contexte du document et présentation de l'auteur

Cette lettre est la dernière lettre [d'Henri Fertet](#) à ses parents, écrite depuis la prison de la Butte à Besançon le 26 septembre 1943, peu avant son exécution. Né en 1926 dans le Doubs, fils d'instituteurs et élève au lycée Victor-Hugo de Besançon, Henri Fertet rejoint à l'été 1942 un groupe de résistants. Au début de l'année 1943, ce groupe rallie les Francs-tireurs et partisans français et prend le nom de groupe-franc « Guy Mocquet » en hommage au plus jeune des fusillés de Châteaubriant en octobre 1941.

Arrêté par les Allemands le 3 juillet 1943, Henri Fertet est condamné à mort puis fusillé avec quinze de ses camarades. Communiquée par ses parents, sa dernière lettre est recopiée et diffusée dans la presse clandestine de la Résistance, ce qui lui donne rapidement une portée nationale.

Les grands enjeux soulignés par le document

La lettre d'Henri Fertet est d'abord la lettre d'un fils à ses parents : il y exprime son affection, sa reconnaissance et son souci de consoler ceux qu'il va laisser. Les références aux proches, aux camarades de lycée, aux livres, aux objets et aux petites dettes replacent son engagement dans la vie quotidienne. Elle souligne que l'héroïsme est le fait de personnes ordinaires qui font face aux événements. Adressée aux vivants, elle est également écrite pour ceux qui devront continuer à faire vivre l'idéal pour lequel il tombe : la référence finale aux « *nouveaux défenseurs* » et à leurs propres « *successeurs* » inscrit sa mort dans une chaîne de fidélité.

Le texte articule différentes communautés d'appartenance (la famille, la foi, l'école, les amis) pour se conclure sur le fait de mourir pour la France. La patrie apparaît ainsi se construire à partir d'une éducation reçue, d'un cadre familial, scolaire et amical ; d'une fidélité à ceux qui ont partagés des valeurs. La lettre propose au surplus une définition exigeante du patriotisme. Henri Fertet ne meurt pas pour une France dominatrice ou exaltée ; il refuse explicitement l'image d'une France « *orgueilleuse, première nation du monde* ». Riche de son histoire et de sa destinée commune, la « *France éternelle* » qu'il invoque est une communauté libre, laborieuse, honnête, tournée vers le bonheur de ses membres.

Ce qu'il permet de commémorer

Cette lettre rend hommage aux jeunes résistants, aux fusillés de l'Occupation et à tous ceux qui se sont engagés au péril de leur liberté et de leur vie pour la libération de la France. Elle peut être mise en relation avec les expériences de Guy Môquet, Manouchian ou d'autres fusillés. Elle peut également être lue en parallèle de « La Rose et le Réséda » du poète Aragon afin d'appuyer sur la recherche d'unité face à l'adversité au-delà des clivages partisans et religieux de la communauté nationale. Elle peut, dans un autre contexte, être également rapprochée de l'appel de John McCrae aux vivants afin de continuer la lutte.

Lue par des élèves, elle fait entendre la voix d'un autre élève, presque du même âge, placé dans une situation extrême. Elle invite à comprendre que commémorer les Morts pour la France consiste également à recevoir ce qu'ils transmettent d'intemporel : le refus de l'asservissement, l'attachement à la liberté et le courage civique face à l'adversité.